

sur les signes vocaux spontanés, et se pose la question de leur statut comme moyen de réfléchir à un type de connaissance fondée sur le hasard. J.-B. Gourinat («Les signes du futur dans le stoïcisme : problèmes logiques et philosophiques») aborde la théorie stoïcienne du signe divinatoire, dont il souligne l'opposition par rapport au signe logique, régi par le principe de causalité : il s'agirait de deux objets de nature différente, relevant de deux ordres d'appréhension des réalités.

La diversité de ce parcours, dans le cadre duquel les thématiques se croisent d'un domaine à l'autre, ne nuit en rien à la cohérence du projet. Loin d'être un recueil de contributions disparates, il s'agit d'un ouvrage bien soudé, dont la très vaste matière est proposée au lecteur de manière claire et bien structurée.

ANNE-ANGÈLE FUCHS

CARLO GINZBURG, *Le fil et les traces. Vrai, faux, fictif*, Lagrasse, Verdier, 2010 (trad. de l'italien par MARTIN RUEFF), 537 pages.

Le fil et les traces propose en traduction française une série de quinze textes publiés – ou rédigés, car certains sont inédits – par Carlo Ginzburg entre 1984 et 2006 (le recueil est d'abord paru en italien sous le titre *Il filo e le tracce*, Milan, Feltrinelli, 2006). Dans la préface, après avoir invoqué le fil d'Ariane, l'auteur met le cap sur «le fil du récit, qui nous aide à nous orienter dans le labyrinthe de la réalité». On comprend aisément que l'enjeu tourne autour des outils disponibles à l'historien pour «démêler cet entrelacement du vrai, du faux et du fictif qui forme la trame de notre présence au monde». Les études choisies s'articulent autour de plusieurs thèmes, avec en filigrane les questions qui agitent le débat historiographique des dernières décennies, notamment comment parvenir à l'«effet de vérité» recherché et choyé des historiens? Bref, comme le dit l'auteur lui-même, il s'agit de montrer comment construire la vérité sur des fables, ou l'histoire vraie sur l'histoire fictive.

Un premier groupe de contributions s'intéresse au destin des Juifs, qui constituent d'une certaine façon un groupe-témoin : d'abord, la conversion des Juifs de Minorque, au début du v^e s., permet une enquête sur le motif des proto-martyrs ; puis la préhistoire française des *Protocoles des Sages de Sion*, dont la source est le *Dialogue entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly (1864), est l'occasion pour C. G. de montrer la manière dont une parabole politique s'est transformée en une falsification grossière ; enfin, «*Unus testis*» revient sur l'extermination des Juifs d'un village provençal en 1348, après la Peste noire. Cette dernière histoire, avec un seul survivant pour témoin, invite à poser le problème crucial du témoignage et des sources.

Un autre groupe de textes traite de l'altérité. D'abord «Montaigne, les cannibales et les grottes» : l'opposition entre *coutume* et *nature* permet un questionnement sur la distance critique, ou des exercices d'«*étrangeté*», concept volontairement mobilisé par C. G. L'auteur revient ensuite sur le best-seller de 1788 de Jean-Jacques Barthélémy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage qui se situe au croisement du roman et de l'érudition antique, ce qui invite à son tour au détachement

critique; C. G. aime reconnaître dans le Scythe Anacharsis un ancêtre involontaire de l'anthropologue, voire un avatar des inquisiteurs. Le débat est repris par ailleurs dans le texte consacré à l'inquisiteur comme anthropologue, avec les aléas de la transcription des témoignages oraux livrés par les « archives de la répression »; C. G. note à l'occasion, et, cette fois, avec sa propre distance critique, la manière dont la sorcellerie, passée du jour au lendemain de la périphérie au centre, est devenue un thème respectable, voire à la mode.

En rapport avec ce motif plusieurs fois exploité dans ses ouvrages de référence, C. G. revient sur la (re)découverte des chamans par les Européens, un processus ou plutôt, selon l'auteur, une aventure interprétative, où perceptions et schémas culturels se mêlent et se conditionnent réciproquement; s'ajoute une autre étude sur les sorcières et les chamans (les *benandanti* italiens). Ici comme ailleurs, C. G. répertorie tous les avantages que l'on peut tirer de l'analyse intensive d'un cas anormal. Dans cette optique, la question de la comparaison serait plus pertinente à travers l'anomalie qu'à travers la simple analogie.

On découvre avec profit l'enquête passionnante (pp. 361-405) sur les usages du terme microhistoire dans différentes langues, aventure qui cache bien des surprises. C'est ici que l'auteur se penche, avec nostalgie et émerveillement, sur l'archéologie de la « microhistoire »: il y décèle notamment la multitude d'autres sens de ce terme, illustrée par des traditions complètement indépendantes entre elles, bien avant que la *microstoria* italienne ne se pose en modèle de référence. Car l'histoire (ou la préhistoire) d'un mot, prévient l'auteur, ne détermine qu'une partie de ses usages possibles. Le fil directeur de cette direction historiographique, tel qu'il est projeté *a posteriori* par C. G., et la spécificité même de la microhistoire italienne dans ce défi cognitif, seraient précisément l'opposition au modèle historiographique en cours (le comble du structuralisme fonctionnaliste), le refus de l'ethnocentrisme et de la téléologie. L'auteur découvre avec beaucoup de bonheur les propos du critique italien Renato Serra, datant de 1912, dont une phrase mérité d'être citée, car elle pourrait servir de manifeste (p. 395): « Chaque témoignage ne témoigne que de *lui-même*; de son moment, de son origine, de sa fin et de rien d'autre ».

Plus généralement, et c'est là que réside l'objectif premier du recueil, C. G. s'insurge avec la plus grande détermination contre « l'euphorie sceptique qui est à la mode de nos jours », dans un combat contre les positions relativistes, qui semblent réduire l'historiographie à une dimension textuelle, en la privant de toute valeur cognitive. Observons toutefois que la *microstoria* italienne et d'autres courants historiographiques ont bénéficié du même contexte intellectuel et ont largement utilisé des arguments relativistes à l'encontre des positions ou résistances traditionnelles. Il s'agit donc d'un refus des implications sceptiques, et passablement post-modernes, refus qui est manifeste dans d'autres appréciations, plus nuancées: ainsi, « chaque configuration sociale est le résultat de l'interaction d'innombrables stratégies individuelles » (p. 401), exemple d'insistance sur le rapport entre dimension microscopique et dimension textuelle.

C'est dans l'annexe du recueil, consacrée à la question des preuves et des possibilités, qu'on rencontre certaines critiques très soutenues de C. G. à l'adresse de Hayden White et de sa *Metahistory*. On s'attarde sur le rapport entre narration en général et narration historiographique, sur la dimension narrative de l'historiographie, et sur les œuvres historiques comme « *historical imagination* ». La

principale critique à l'adresse de H. White est celle d'avoir exclu de son analyse les prétentions de vérité des narrations historiographiques. C. G. bat en brèche le fondement des prises de position relativistes, qui tendent à annuler toutes les distinctions entre *fiction* et *history*, et signe ainsi un manifeste confiant dans les possibilités cognitives de l'historiographie. S'il nous est permis de lire entre les lignes, cette critique se donne plutôt à comprendre comme une habile défense des critiques et des réserves exprimées au sujet de l'utilisation des sources particulières exploitées par C. G. et la *microstoria* italienne.

L'ouvrage se clôt par un index (noms de personnes, titres d'ouvrages), suivi par une bibliographie actualisée de Carlo Ginzburg.

On ne peut que saluer la parution en français de ces textes précieux et citer, en guise de conclusion, le *credo* de l'auteur sur l'accumulation des connaissances (p. 167), qui « advient toujours de cette façon : par lignes brisées et non par lignes continues ; à travers des faux départs, des corrections, des oublis, des redécouvertes ; grâce à des filtres et des schèmes qui aveuglent en même temps qu'ils font voir ».

DAN DANA

BRUCE LINCOLN, *Gods and Demons, Priests and Scholars: Critical Explorations in the History of Religions*, Chicago – London, The University of Chicago Press, 2012, 228 pages.

Dans ce recueil d'articles et de conférences publiés entre 1996 et 2010, Bruce Lincoln propose un parcours à travers ses terrains de prédilection : la Grèce d'Hésiode, l'Islande de Snorri, l'Iran du *Grand Bundahishn* mais aussi le Guatemala du xx^e siècle. C'est l'occasion, à travers des études textuelles pointues, de revenir sur certaines catégories utilisées par les historiens des religions : « panthéon » (ch. III), « démonologie » (ch. IV, V), « mythe » (ch. VI), « antiquité » (ch. VIII), « religions indigènes » (ch. X), « violence » (ch. IX), et « chaos » (ch. XI), et ce dans un but résolument critique. Mais ce livre – qui révèle ainsi sa forte cohérence – est également un manifeste méthodologique et épistémologique. Ses analyses de la *Théogonie* ou de l'*Edda* permettent de développer et illustrer des points posés sous forme de « thèses » aux deux extrémités de l'ouvrage (chapitres I et XII, le chapitre XIII fonctionne comme un épilogue, revenant sur l'état institutionnel des *Religious Studies* aux États-Unis).

Par exemple, le principe énoncé dans la deuxième thèse des « Theses on Method » (ch. I) livre la définition heuristique de la catégorie « religion » reprise dans les chapitres ultérieurs : « *Religion, I submit, is that discourse whose defining characteristic is its desire to speak of things eternal and transcendent with an authority equally transcendent and eternal. History, in the sharpest possible contrast, is that discourse which speaks of things temporal and terrestrial in a human and fallible voice while staking its claim to authority on rigorous critical practice* » (p. 1) . Cette définition qui n'est pas relative à un contenu (mythes, rites, etc.) mais à un mode d'énonciation fonde la pratique de la comparaison de Lincoln et justifie son positionnement critique et le travail de mise à jour des idéologies qui sous tend son œuvre.